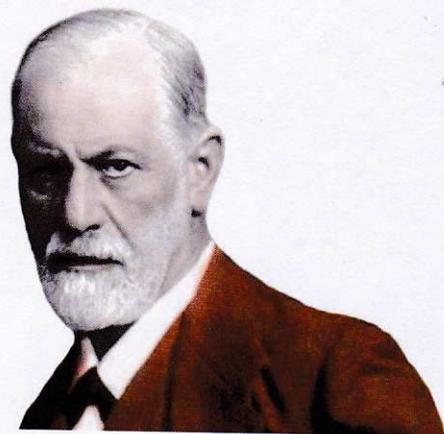


La psychanalyse pour le peuple et par le peuple ?



Fondée par Sigmund Freud à Vienne au début du xx^e siècle, la psychanalyse s'est d'abord construite comme une méthode thérapeutique, une cure visant à soigner, voire à guérir des patients souffrant de troubles psychiques, physiques ou comportementaux. Si elle conserve encore ce but premier, qui s'obtient par l'écoute de la parole du patient par son analyste, la découverte par Freud de l'importance majeure de la libido et de ses pulsions dans la vie psychique amena celui-ci à proclamer le rôle capital de la sexualité dans toutes les sociétés humaines, en reconnaissant que celles-ci, si différentes soient-elles, ont en commun la prohibition de l'inceste sur laquelle s'est développé le complexe d'Édipe. Voilà qui bouleversa les conceptions morales, philosophiques et religieuses dominantes ; cependant que ce scandale conduisait Freud et ses premiers disciples à s'interroger sur la place de ce qu'ils concevaient comme une nouvelle science humaine, voire – quoique non sans débats – comme une nouvelle conception du monde. Quel devait être

le rôle de la psychanalyse dans la société ? Aiderait-elle seulement à soulager les misères mentales et affectives de la bourgeoisie, qui seule avait temps et argent pour suivre une analyse ? Ou bien, étant donné son potentiel subversif, la psychanalyse pourrait-elle devenir une arme au service de l'émancipation, et comment ? Ce livre de Florent Gabarion-Garcia, qui est psychanalyste, montre par quelques exemples pris au cours du dernier siècle, comment l'apport révolutionnaire des idées émises par Freud puis par ceux de ses disciples les plus attentifs à la question sociale a pu se concrétiser en des pratiques travaillant à la solution de celle-ci. Retour sur une histoire trop peu connue, d'autant moins que tout un courant de la psychanalyse s'est ingénié – et s'ingénie encore – à faire servir les idées freudiennes à la conservation du système capitaliste.

Ce courant réactionnaire s'illustre de nos jours en dénonçant tout ce qui tend à remettre en cause un ordre moral basé sur le vieux modèle patriarcal et phallocratique. Les luttes féministes en faveur de



La Lithotomie de Jérôme Bosch



Portrait d'un bouffon de Frans Verbeeck

l'égalité des genres et celles des homosexuels, pour parcellaires qu'elles soient lorsqu'elles ne remettent pas en cause, par-delà une critique salutaire des modèles de domination et de leurs structures hiérarchiques, l'exploitation économique et la division en classes, sont pour les représentants de ce courant une menace pour cette société où est assurée leur place de chiens de garde, entre philosophes de supermarché, charlatans du new age et mystiques de jardin, tous flics de la pensée. Émules de Lacan pour les plus médiatisés, ils sont toujours prompts à crier à l'apocalypse devant le moindre changement sociétal et à pousser des cris d'orfraie devant émeutes et révoltes populaires : ainsi les Gilets jaunes apparurent à l'un de ces messieurs comme la manifestation de « la toute-puissance infantile » et le « déchaînement des pulsions de mort » – ce qui est sans doute exact pour analyser le comportement des CRS... Ces analystes calfeutrés dans leurs cabinets sont de ces intellectuels qui, après avoir joué, un peu, avec le feu de la contestation aux alentours de Mai 68, sont devenus les défenseurs de cet ordre social coté en Bourse, pour lequel il est bien connu qu'il n'y a pas d'alternative sinon la fin de la civilisation, voire de l'humanité.

Ils récuse donc l'idée que la psychanalyse puisse avoir à faire avec le politique, et avec la nécessité

d'un changement radical de société. La cellule familiale leur suffit, où doit être enfermé le désir humain et, à les écouter, Freud n'aurait pas pensé autrement. Pourtant celui-ci, pénétré de la philosophie des Lumières, était non seulement athée et matérialiste mais aussi, lorsque éclata en 1917 la révolution en Russie et que les bolcheviks prirent le pouvoir, il fut enclin à examiner avec une bienveillante curiosité le nouveau régime, puisque celui-ci, dans ses débuts, promettait de grandes réformes dans le domaine des mœurs et qu'il combattait l'aliénation religieuse. Lénine n'avait guère de sympathie pour la psychanalyse ; mais les bureaucrates de son parti n'empêchèrent pas que soit créé un « Institut psychanalytique d'État ». Quoique cette appellation ait de quoi faire frémir, les psychanalystes russes membres de cet institut pouvaient exercer selon la méthode freudienne dans des cliniques psychiatriques, publier leurs travaux et ceux de leurs collègues occidentaux et, sous l'impulsion de Vera Schmidt, membre fondatrice, avant la révolution, de la « Société russe de psychanalyse », s'impliquer concrètement dans les réformes de l'éducation et de la pédagogie en ouvrant un « home d'enfants », qui sera fermé dès 1924. L'enfer, selon le dicton, est pavé de bonnes intentions et contrairement à Florent Gabarron-Garcia, je crains que la situation de la psychanalyse sous la férule bolchevique, avant Staline, n'ait pas été aussi favorable qu'il la présente ; pourtant c'est dans leur rapport avec le communisme qu'idées et pratiques freudiennes vont alors mesurer la possibilité de leur application dans le champ politique. Comment la révolution sexuelle, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Wilhelm Reich, et qui est, selon celui-ci, ce à quoi doit viser la psychanalyse, peut-elle s'effectuer et favoriser un processus révolutionnaire global ? Pour cela, la cure analytique doit cesser d'être le monopole de la classe possédante afin que ses bienfaits en termes de désaliénation puissent être étendus au prolétariat.

En 1918, au congrès mondial de psychanalyse de Budapest, Freud avait demandé qu'il soit œuvré en cette direction ; et ainsi seront ouvertes une douzaine de policliniques (« poli » et non « poly », pour en souligner la finalité politique) à Budapest et ailleurs en Europe. Cet engagement progressiste de Freud, bien qu'il ne s'affiliât jamais à aucun parti, est encore repérable dans son livre publié en 1927 *L'avenir d'une illusion*, où il affirme : « Mais quand une civilisation n'a pas dépassé le stade où la satisfaction d'une partie de ses participants a pour condition l'oppression des autres, ce qui est le cas de toutes les civilisations actuelles, il est compréhensible

qu'au cœur des opprimés grandisse une hostilité intense contre la civilisation rendue possible par leur labeur mais aux ressources de laquelle ils ont une trop faible part. [...] Inutile de dire qu'une civilisation qui laisse insatisfaits un aussi grand nombre de ses participants et les conduit à la rébellion n'a aucune perspective de se maintenir de façon durable et ne le mérite pas. » Pourtant, vers 1930, Freud, averti enfin des méfaits de la dictature bolchevique aggravés par la tyrannie stalinienne, se replie vers un pessimisme tel qu'il lui apparaît désormais que la souffrance psychique de ses contemporains n'a pas sa cause dans l'injustice sociale inhérente à la civilisation chrétienne-capitaliste, mais qu'elle est dans l'essence même de la psyché humaine partagée entre pulsion érotique et instinct de mort, Éros et Thanatos. Toute société serait nécessairement répressive, pour que puisse s'inscrire la loi symbolique régissant l'équilibre entre ces deux forces inconscientes dans un contrat social qui sous nos latitudes a pris la forme d'un sinistre Code civil. Si certains de ses disciples le suivirent dans cette voie conduisant vers ce que Marcuse dénonça comme étant un « révisionnisme néo-freudien », d'autres ne veulent pas céder sur la possibilité d'user de la psychanalyse comme d'une arme dans le combat social. Ainsi Wilhelm Reich concilia les apports de Marx et de Freud pour lutter contre le péril fasciste. L'organisation Sexpol qu'il créa pour sensibiliser les ouvriers allemands à la question sexuelle et à la nécessité de contrecarrer son refoulement fut rapidement, malgré son succès auprès des masses, en butte à l'hostilité tant des dirigeants communistes que des membres les plus conservateurs de l'Association psychanalytique internationale dont il fut exclu. Son livre *La Psychologie de masse du fascisme* paru en 1933 témoigne de son travail critique, qui n'a pas perdu depuis de sa pertinence. Une autre figure de ce courant freudo-marxiste est Marie Langer. Jeune analyste d'origine juive formée à Vienne dans les années 1930 et communiste, elle dut s'exiler pour fuir le nazisme, cependant que sous l'influence d'Ernest Jones, il se trouvait dans l'Allemagne hitlérienne d'autres disciples de Freud pour mettre la psychanalyse en conformité avec les délires racistes de *Mein Kampf*. Avant d'aller vivre en Argentine, Marie Langer partit en 1936 en Espagne rejoindre les Brigades internationales, sur le front d'Aragon, où elle œuvra en tant que chirurgienne. Sa vie d'analyste ne fut pas simple en Argentine, où elle dut longtemps cacher ses idées politiques même à ses confrères ; ce ne fut qu'à la fin des années 1960 qu'elle put à nouveau les expri-

mer dans le cadre d'une clinique psychanalytique ouverte aux classes laborieuses. Le but de ses cures était, disait-elle, « mis à part l'amélioration des symptômes, d'aider nos patients à perdre ou pour le moins diminuer leurs préjugés sexuels et sociaux et à se libérer relativement de la classe dominante ».

Pour cela, il est nécessaire de questionner le fonctionnement de l'institution où est proposée cette subversion des pratiques analytiques. Ce fut à la même époque, en France, l'œuvre de François Tosquelles (qui participa dans les rangs du POUM à la révolution espagnole), à l'asile de Saint-Alban. L'expérience menée dans ce lieu influença ensuite ce qui se fit à la clinique de La Borde, sous la houlette de Jean Oury et de Félix Guattari. Il s'agissait pour ceux-ci de critiquer non seulement les institutions psychanalytiques ou psychiatriques, toujours plus ou moins soumises à l'État, mais aussi de lutter contre le principe d'autorité et les règles hiéran-



La nef des fous de Jérôme Bosch



Le Désespéré de Gustave Courbet

chiques qui commandent les rapports entre médecins, infirmiers, personnels d'entretien et malades. Dans l'enceinte asilaire, une expérience de type égalitaire, voire libertaire, est-elle possible ? La clinique peut-elle être un lieu d'utopie ? Ces questions seront reprises à la toute fin des années 1960 en Allemagne, au service psychiatrique de la polyclinique de l'université de Heidelberg, sous l'impulsion du docteur Wolfgang Huber. Pour celui-ci et son SPK (collectif socialiste de patients) : « Avant d'être un fait organique, la maladie et ses symptômes sont un fait politique, et même le fait politique par excellence », ce qui n'est pas sans faire penser aussi, outre à Reich, à Antonin Artaud. L'économie sexuelle des individus est conditionnée par l'économie capitaliste, et le fétichisme de la marchandise, dénoncé par Marx, inhibe jusqu'à la sexualité en barrant l'accès à la jouissance orgastique au profit de « la sexualisation des pulsions partielles dont la mise en activité provient de la concurrence entre l'économique et les impulsions génitales refoulées ». Mais cette expérience subversive ne dura guère, qui répugnait au gouvernement fédéral. La répression s'abat à l'été 1971 : lors d'une opération de police, malades et médecins sont arrêtés. En 1972 Huber et un de ses proches, accusés de participer à une organisation criminelle, sont condamnés à quatre ans et demi de pri-

son ! Ils feront appel, soutenus par une mobilisation internationale, convaincus que « c'est en faisant de la maladie une arme que le prolétariat pouvait devenir véritablement révolutionnaire ».

De telles expériences cliniques sont à l'opposé du « psychanalyste » dominant qui se retranche dans une tour d'ivoire, sauf pour hurler avec les réactionnaires de tout poil dès lors qu'au legs théorique de Freud est ajouté celui de Marx. Ce livre a le mérite de démontrer les enjeux d'un tel rapprochement ; cependant est-il permis de regretter que son auteur « marxiste révolutionnaire » n'ait pas poussé ses investigations jusqu'aux relations conceptuelles et pratiques entre psychanalyse et anarchisme ? Voilà une autre histoire populaire qui reste à explorer et qui pourrait aussi aider à résoudre la grande question posée par Wilhelm Reich : « Le problème fondamental d'une bonne psychologie n'était pas de savoir pourquoi l'affamé vole mais au contraire pourquoi il ne vole pas. »

Guy Girard

Florent Gabarron-Garcia,
Histoire populaire de la psychanalyse,
La fabrique éditions, 2021, 216 pages, 14 euros

CHRONIQUES NOIR & ROUGE

NUMÉRO 7 DÉCEMBRE 2021 5 EUROS

REVUE TRIMESTRIELLE
DE CRITIQUE BIBLIOGRAPHIQUE
DU MOUVEMENT LIBERTAIRE

LE NOIR. SOCIÉTÉ ET SYMBOLIQUE

PIERRE KROPOTKINE OU
LA DIMENSION ÉDUCATIVE
DE L'ANARCHIE

POUR UN ANARCHISME
RÉVOLUTIONNAIRE

PANDEMIA E ANARQUIA

LE BUND AU CŒUR DU YIDDISHLAND

SUR LE DÉLIRE RACISTE DES NAZIS

HOMO DOMESTICUS

BRÉVIAIRE POUR UN AMBITIEUX

L'ÉPOPÉE RÉVOLUTIONNAIRE
DE PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

COUP POUR COUP
UNE NOUVELLE COLLECTION

LA PSYCHANALYSE
PAR LE PEUPLE
ET POUR LE PEUPLE

POUR UNE PSYCHANALYSE DE COMBAT

Comment naît la psychanalyse ?

« À la fin du XIX^e siècle, Sigmund Freud, neurologue de profession, a affaire à des patientes souffrant d'épilepsie ou de paralysies partielles. Les docteurs, qui par ailleurs sont tous des hommes, ont beau chercher une cause étiologique, dans l'organe, ils ne trouvent rien et soupçonnent ces femmes d'être des simulatrices. Pire, des hystériques. Elles vont alors protester et demander à être enfin écoutées. Freud prend acte, les écoute. Peu à peu les symptômes disparaissent. Il découvre ici qu'une causalité psychique inconsciente non organique – liée à l'histoire personnelle de la personne et souvent à son enfance – peut s'emparer de son corps et provoquer des symptômes. C'est comme ça que Freud fait l'hypothèse d'un inconscient. Il développera ensuite une méthode basée sur l'association libre : "Dites tout ce qui vous vient." »

En quoi son « discours de Budapest » en 1918 est-il fondateur d'une psychothérapie populaire ?

« On a souvent l'image d'un Freud réactionnaire, pour lequel, notamment, les séances doivent être obligatoirement payantes. Mais il y a aussi celle d'un Freud qui sort de la cure type, celle du divan et de l'échange d'argent contre un flux de parole, celle qui s'exerce dans un cadre bourgeois puisqu'il faut en avoir les moyens. Un Freud qui, à l'écoute de son époque et de cette séquence géopolitique particulièrement révolutionnaire, notamment dans la Russie de 1917, appelle, dans son "discours de Budapest", à une prise de conscience sociale en proposant à ses collègues analystes de créer des institutions à destination des plus démunis dans lesquelles les cures seraient gratuites. Il enjoint même l'État à reconnaître l'urgence de ses obligations : le malaise psychique dans la population n'est pas moins grave que la tuberculose et il faut promouvoir une psychanalyse dans la cité. Pour cela, il incite les analystes à créer des "poli-cliniques" »

Qui a dit que la psychanalyse devait se tenir à l'écart de la politique ? Certainement pas Florent Gabarron-Garcia, psychanalyste et psychologue formé notamment à la clinique de La Borde, qui s'insurge contre l'idée d'une psychanalyse neutre. À travers Histoire populaire de la psychanalyse (La Fabrique, 2021), il rappelle comment cette discipline, des années 1920 aux années 1970, s'est rangée du côté des classes populaires, contribuant aux luttes pour l'émancipation et contre les inégalités sociales.

Entretien

dans toute l'Europe. Le choix politique freudien d'inscrire ces institutions dans la cité se retrouve jusque dans l'orthographe choisie pour désigner les "poli-cliniques" : il préfère le "i" de "politique" au "y" évoquant la multiplicité des soins.»

Vous revenez sur l'expérience des « homes » d'enfants de la psychanalyste Vera Schmidt. En quoi participe-t-elle à la construction d'un nouveau régime social dans la Russie révolutionnaire ?

« À l'époque, il y a un débat concernant la légitimité de l'approche psychanalytique à destination des enfants. Au départ, la psychanalyse s'adresse aux adultes : l'analyste s'intéresse aux réminiscences de son patient, généralement liées à ses souvenirs infantiles. En d'autres termes, il s'occupe de l'enfant dans l'adulte. Une des théories freudiennes montre que la névrose adulte est liée à des mauvais principes éducatifs. C'est la raison pour laquelle l'analyste va s'interroger et remettre en cause la pédagogie classique : s'il intervient plus tôt dans l'éducation de l'enfant, il pourrait en faire un être moins névrosé.

C'est en Russie soviétique que le vœu freudien d'une psychanalyse

populaire est le plus accompli. Et c'est dans ce contexte que la psychanalyste Vera Schmidt va ouvrir une poli-clinique gratuite à destination des enfants, ce qui dans les années 1920 est loin d'être évident. Et son expérience est doublement révolutionnaire, puisque les soins sont pris en charge par l'État soviétique.

De façon générale, la psychanalyse est très bien accueillie dans les premières années du mouvement révolutionnaire, y compris dans les mouvements populaires et féministes. Les œuvres de Freud sont traduites et disponibles dans la "Bibliothèque des Soviets" et l'élite au pouvoir, comme la jeunesse, s'emparent de la psychanalyse. Cette soif analytique permet de repenser les rapports hommes/femmes, la famille et la sexualité. Mais la reconnaissance de la psychanalyse, et sa place dans la société, vont être remises en cause à mesure que la gauche libertaire est mise au ban. À la fin des années 1920, avec l'arrivée de Staline, la fête est finie. C'est le retour du pouvoir patriarcal. Les enjeux d'une réflexion sur la sexualité et ses rapports à l'éducation sont désormais considérés comme des problèmes de bourgeois.»

En quoi les travaux du psychiatre et psychanalyste Wilhelm Reich remettent profondément en cause la pratique analytique classique ?

« Wilhelm Reich est loin d'être un personnage isolé ou marginal comme le présentent souvent les manuels d'histoire de la psychanalyse. C'est un proche de Freud et une figure extrêmement reconnue dans le champ analytique. Il va se politiser au contact des patients qui affluent à la poli-clinique de Vienne, dont il est responsable.

Reich et ses collègues analystes s'inquiètent des symptômes que

présentent leurs patients et les maux dont témoignent les ouvriers, étudiants et chômeurs qui viennent consulter. Il va commencer à explorer, au niveau théorique, les rapports entre clinique et politique et proposer de nouveaux concepts pour penser le malaise spécifique qui frappe ces classes populaires.

Il développe notamment l'idée de "cuirasse caractérielle" et propose d'aller plus loin que la théorie freudienne de "sublimation des pulsions" (un mécanisme pour décrire le destin de la pulsion et sa réalisation dans le travail qui permet au sujet de se réaliser... ou de ne pas aller trop mal). Reich, au contact des ouvriers, constate que cette sublimation n'est pas possible dans certaines conditions de travail. Pour supporter la chaîne, l'ouvrier doit se cuirasser. Il forme une armure, son caractère se ferme : il se défend. On ne peut pas reprocher à une personne d'avoir une "cuirasse caractérielle" puisque ce sont précisément ses conditions matérielles qui lui imposent de mettre en place ce type de mécanisme psychique. En transformant sa condition sociale, les symptômes disparaîtront. Reich pointe la cécité de ses collègues qui pathologisent les sujets prolétaires, alors que pour lui, leurs symptômes n'ont pas forcément de rapport avec une structure psychique défailante a priori.»

Pourquoi est-ce si important pour Wilhelm Reich de « politiser la vie sexuelle » dans le contexte de montée du nazisme des années 1930 ?

« Tandis que Freud se replie dans le pessimisme, Reich radicalise son articulation du clinique et du politique à mesure que le contexte politique s'assombrit. Pourquoi les masses plébiscitent le Führer alors qu'il va à l'encontre de leur intérêt de classe ? Qu'est-ce que le projet révolutionnaire de la gauche n'entend pas ? Et comment remédier à cette situation ? Voilà les quelques questions que formulent Reich.

Il fait l'hypothèse psychanalytique d'une coupure entre l'intérêt de classe et "l'intérêt libidinal", c'est-à-dire le désir qui porte les gens. La

force de la propagande nazie vient de la captation de cet intérêt libidinal des masses. La tromperie qu'elles subissent n'est pas due à un simple mensonge de la part d'Hitler et de ses sbires, mais repose sur des mécanismes inconscients que les fascistes tournent à leur profit pour avoir un soutien populaire. Reich va se servir de la psychanalyse pour essayer de réconcilier l'intérêt libidinal et l'intérêt de classe. De ce point de vue, il s'écarte de la propagande marxiste qui échouait à rassembler les masses autour de son discours. Reich préfère s'intéresser à la vie quotidienne des ouvriers et organise de nombreuses conférences pour répondre aux questions concrètes qu'ils se posent sur l'éducation, la sexualité ou l'avortement ; pour tenter de lever la répression dont ils sont l'objet : c'est la naissance du mouvement

Sexpol¹. Reich tient aussi ces conférences dans la région de la Ruhr, largement acquise au national-socialisme. Elles rencontreront pourtant un certain succès, à tel point que, des ouvriers, dont beaucoup de femmes, quitteront les jeunesses hitlériennes pour adhérer au Parti communiste.

Dans un moment où la barbarie menace, Reich arrive à inventer une nouvelle voie et mène l'une des actions les plus abouties de lutte contre le fascisme. Par ailleurs, il est un des rares analystes qui critiquera ouvertement les nazis lorsqu'il écrit *Psychologie de masse du fascisme* (1933).»

L'avènement du nazisme marque un tournant dans le champ analytique...

« Freud défend l'expérience communiste russe et les mouvements progressistes jusqu'en 1927 au moins. Mais en 1930, il sombre dans le pessimisme et publie *Malaise dans la civilisation*. Un livre dans lequel il se déclare anticommuniste et confie s'être illusionné sur les fruits que pourraient donner une perspective progressiste. Il reprend même à son compte la maxime de Thomas Hobbes : "L'homme est un loup pour l'homme." L'affirmation d'une telle anthropologie pessimiste est nouvelle dans la théorie freudienne et condamne toute possibilité de réforme sociale à l'échec.

« Cette soif analytique permet de repenser les rapports hommes/femmes, la famille et la sexualité. »

Indirectement, ce tournant nihiliste inaugure une nouvelle orientation dans la pratique qui se révélera catastrophique : dans les années 1930 la polyclinique de Berlin va se transformer en Institut Göring² et s'intégrera aux institutions du III^e Reich. C'est dans cette séquence que Freud va défendre la "neutralité" politique de la psychanalyse. Quand on regarde le contexte politique et révolutionnaire dans lequel la psychanalyse s'est épanouie durant la séquence antérieure, on mesure bien le virage que constitue cette *neutralité*. Et cela va profondément fracturer la discipline.

Pour que la psychanalyse subsiste en Allemagne, puisqu'il s'agit de la "sauver" sous des prétextes extrêmement douteux, il faut l'épurer. Freud, par l'intermédiaire d'Ernest Jones, alors président de l'Association internationale de psychanalyse, se chargera de transformer l'institution dans ce sens : les rouges et les Juifs en seront chassés, Reich sera exclu, des analystes aryens prendront le pouvoir et participeront aux opérations les plus immondes, comme la déportation des homosexuels.

Dans le sillage du travail de Reich, la psychanalyste Marie Langer fait le lien entre misère psychique et misère sociale. Qu'a-t-elle apporté de nouveau ?

« Marie Langer est une jeune analyste dans la Vienne des années 1930. Elle est féministe, marxiste, psychanalyste et pratique des avortements clandestins. Face à l'avènement du nazisme et au virage morbide que prend la psychanalyse promue par l'école officielle, elle s'engage en 1936

dans les Brigades internationales en Espagne, comme un certain nombre d'analystes. Elle refuse la vision de Freud selon laquelle l'horizon est bouché par le nazisme. Car en Espagne, en particulier en Catalogne, des mouvements révolutionnaires sont en cours. Mais l'histoire tourne mal, Franco arrive au pouvoir et Langer s'exile en Amérique latine.

« Si l'asile ou l'hôpital psychiatrique ne sont pas "soignés", ils sont juste des lieux d'enfermement où le psychiatre est le garant de l'ordre social bourgeois. »

À la fin des années 1960, on voit émerger de nouveaux mouvements progressistes et anti-impérialistes, notamment contre la guerre au Vietnam. En Argentine, il y a un important mouvement de révolte chez les étudiants et les ouvriers : c'est le *Cordobazo*. Langer, membre éminente de la Société psychanalytique argentine, va appeler les analystes de sa société à rejoindre cette révolte : la psychanalyse doit sortir de son cabinet. Elle se rendra notamment dans les bidonvilles et les quartiers populaires d'Avellaneda pour proposer des thérapies de groupe, qui s'adresseront surtout aux femmes, particulièrement asservies et isolées.

En quoi la pratique de François Tosquelles a été déterminante dans les fondements de la psychothérapie institutionnelle ?

« En 1936, Tosquelles est membre du POUM³ et sera nommé chef des services psychiatriques pendant la guerre en Espagne. Il devient un psychiatre nomade et soigne les gens là où il sont. La guerre permet de sortir des murs de l'asile, de s'organiser avec les personnes psychotiques, ceux que l'on dit fous. Tout le monde est mobilisé dans une optique de survie. En faisant un jardin partagé pour ne pas mourir de faim, ces personnes sortent de leur isolement. Tosquelles mentionne même que, par temps de guerre, le psychotique est moins malade et va plutôt mieux quand le psychiatre, lui, tombe en dépression.

Sur le modèle des *comarcas* en Catalogne, communes locales dans lesquelles l'argent est aboli, les terres réparties, et où s'expérimentent des formes d'autogestion spontanée, Tosquelles va organiser les soins, de façon transversale et horizontale. Lors de son exil en France⁴, il va garder ce modèle communautaire et le mettre en place à l'hôpital de Saint-Alban, un petit asile dans un village perdu de Lozère. Il va abattre les murs, mettre en place un marché noir avec les paysans du coin et organiser une vie communautaire avec les patients.

Tosquelles va également créer ce qu'il appelle le "Club thérapeutique". Un mode autogestionnaire pour organiser l'hôpital au quotidien et dont les membres sont les soignants et les patients. Alors

qu'on est dans les pires années du pétainisme, l'hôpital de Saint-Alban est un haut lieu de soin pour les patients mais aussi de la Résistance. De nombreuses figures viennent s'y réfugier comme le philosophe Georges Canguilhem ou le poète Paul Éluard. Les psychiatres Jean Oury ou encore Frantz Fanon viendront s'y former dans l'après-guerre.

Vous revenez sur l'expérience du SPK à la polyclinique de Heidelberg à la fin des années 1960. Un collectif de patients y porte une critique radicale à l'encontre de la psychiatrie et appelle à « politiser la maladie »...

« Comme la psychanalyse allemande s'est compromise avec le nazisme et qu'il n'y a pas eu de remise en question de ces noces contre-nature dans la période d'après-guerre, il faut attendre les années 1970, et un contexte social et politique favorable pour que des mouvements pour une psychanalyse engagée émergent de nouveau. C'est le cas, en Allemagne du SPK (*Sozialistisches Patientenkollektiv* ou "Collectif socialiste de patients") qui se constitue au sein du service de psychiatrie de l'hôpital de Heidelberg, dans lequel d'anciens cadres SS sont toujours en fonction. Cette expérience est une version de la psychanalyse populaire très radicale par le contexte national de l'époque mais aussi parce que c'est celle qui a le plus mal fini⁵.

Le SPK démarre sur les mêmes bases que la psychiatrie institutionnelle portée par Tosquelles, dans le sens où l'on peut la pratiquer à partir d'un service de psychiatrie classique et de sa ségrégation ordinaire. L'idée est que si l'asile ou l'hôpital psychiatrique ne sont pas "soignés", ils sont juste des lieux d'enfermement où le psychiatre est le garant de l'ordre social bourgeois. La révolte doit donc partir du lieu où l'on trouve le plus d'exclusion, à savoir l'hôpital psychiatrique et la prison. Elle doit être portée par la marge, par les "inutiles" du Capital, les fous, les délinquants, dans une collectivisation du soin. Au-delà du projet de soin, c'est ce projet politique qui est porté par le SPK.

En analysant les causes réelles de la maladie psychique et organique, le SPK va démontrer que cette souffrance est directement liée au Capital, à l'exploitation de la force de travail, à l'exploitation de la vie des gens. Et pour ses membres, il s'agit de *Faire de la maladie une arme*⁶. C'est une façon de démasquer l'idéologie de la santé et celle du bien-être, qui ne sont en réalité qu'une manière de reproduire la force de travail.

On voit bien la richesse de cette histoire populaire de la psychanalyse mais aussi les forces obscures qui l'ont

délibérément passée sous silence. À ce sujet, vous parlez de psychanalyse...

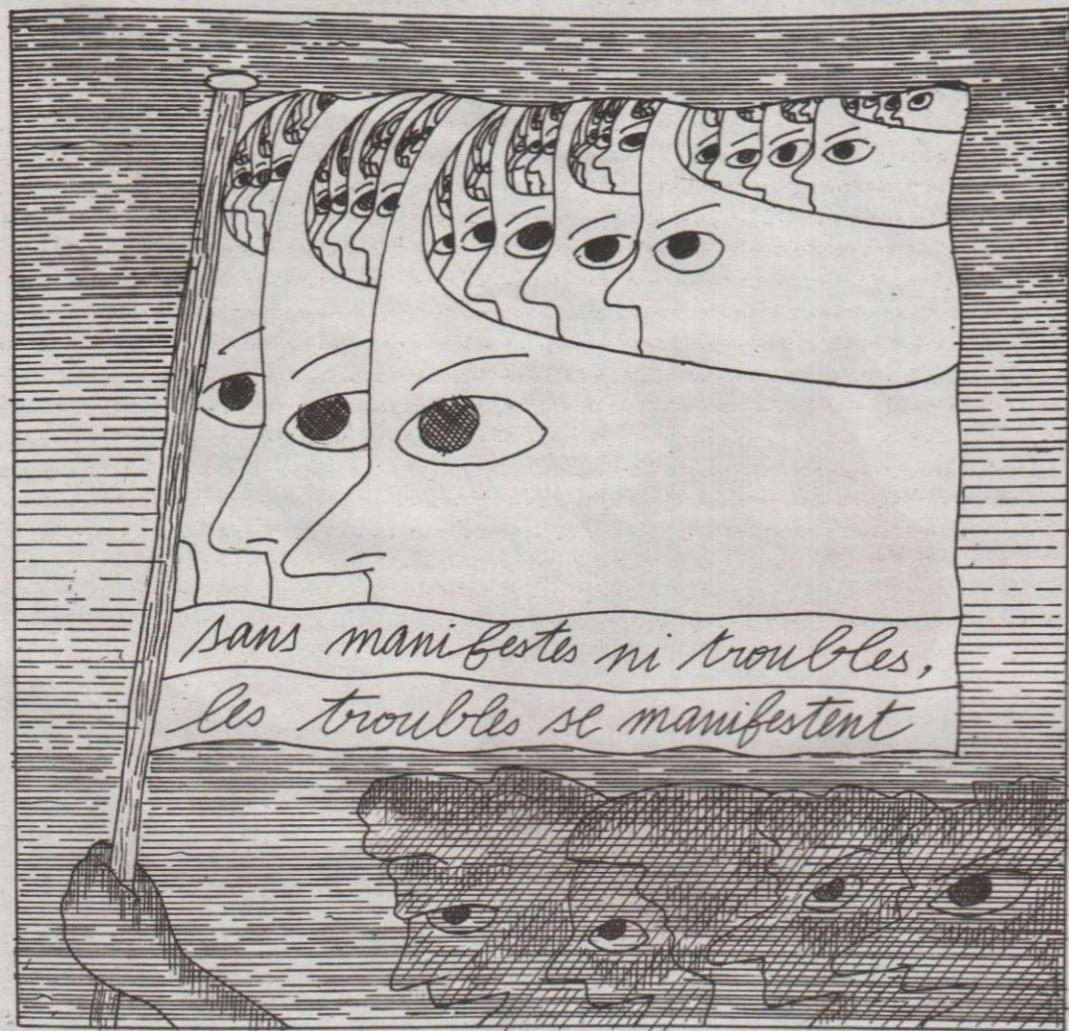
« Ce terme a d'abord été avancé par le sociologue Robert Castel⁷ qui a montré que les psychanalystes, malgré leurs brillantes analyses, occultaient la question du pouvoir. Cette posture, toujours à l'œuvre aujourd'hui, amène à des aberrations théoriques comme lorsqu'on pathologise le malaise social, qu'on le renvoie à un problème psychique individuel. Le suicide au travail n'aurait par exemple rien à voir avec l'organisation sociale du travail, ce seraient les individus qui auraient un problème psychique. Il ne s'agit plus ici de psychanalyse mais de *psychanalyse*. Les paralogismes⁸ qui sont avancés par ces analystes le sont au nom de la *neutralité* politique. Comme ces énoncés censés être neutres qui racontent que notre civilisation s'effondre parce que les homosexuels ont désormais le droit de se marier. Quand on énonce un avis aussi radical et qu'on prétend être neutre, ça veut juste dire qu'on est du côté du pouvoir. »

Vous dites que « le divan est essentiellement le lieu d'une contestation et d'une prise de parole ». La psychanalyse est-elle un outil thérapeutique intéressant à opposer à l'actuelle hégémonie de la biologisation de la psychiatrie ?

« La psychanalyse est un endroit de subjectivation, de singularité. C'est évidemment un endroit tout à fait dérangent pour l'ordre néolibéral comme pour celui de la science qui s'associent, ces dernières années, dans des noces qui laissent songeur quant à la barbarie qui vient : l'homme *cyborg* par exemple.

Mais c'est pour moi une chimère. L'être humain est clivé. C'est un sujet qui rêve, qui est pris dans des paradoxes, qui est mortel. Ces limites constitutives de notre humanité sont à la base même de la psychanalyse. Elle est un lieu d'objection aux forces de *thanatos*, aux pulsions de mort et de maîtrise contemporaine. »

**PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE KIEFER
ILLUSTRATION
BAPTISTE ALCHOURROUN**



1/ Association allemande pour une politique sexuelle prolétarienne.
2/ Institut allemand de recherche en psychologie et de psychothérapie.
3/ Parti ouvrier d'unification marxiste.
4/ Tosquelles a fait partie des réfugiés de la guerre civile espagnole.
5/ En juillet 1971, le local du SPK a été investi par 300 flics lourdement armés et, malgré les pressions internationales, le docteur Huber, à l'origine du groupe, et un de ses proches furent condamnés à quatre ans et demi de prison pour participation à une organisation criminelle.
6/ Titre du manifeste du SPK, publié en France en 1973 aux éditions Champ Libre.
7/ *Le psychanalyste, l'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Maspero, 1973.
8/ Raisonnements faux qui apparaissent comme valides.

DOSSIER
EUROPE FORTERESSE :
DU SANG SUR
LES MURS

WWW.CQFD-JOURNAL.ORG

CQFD 4€
N° 209 • Mai 2022 • Mensuel de critique et d'expérimentations sociales

V^e RÉPUBLIQUE :
CRÈVE, CHAROGNE!
RÉPRESSION
SYNDICALE :
BALANCE TA POSTE
PSYCHANALYSE :
DIVAN DEBOUT

Encore et toujours
MORDRE ET TENIR!



VINCENT CROZE

L 11214-209 - F. 4,00 € - RD